

Au voleur

Autor(en): **Garros, Paul De**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 44

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le théâtre d'Augusta, devait contenir 38 *Sedilia* aux gradins circulaires, sans compter les deux *praecinctiones* ou paliers, qui servaient à distinguer la place des sénateurs ou autres magistrats et estime qu'il pouvait contenir 12,400 personnes.

Au temps d'Amerbach, en 1590, le mur intérieur avait 67 pieds de hauteur et à cette époque il se trouvait couvert de ruines qui dataient de plus de mille ans. Il faut croire qu'il était encore plus élevé.

Augusta Rauracorum était une ville magnifique et qui fit l'admiration de l'Europe. Ammien Marcellin, qui écrivait vers 354 après Jésus-Christ en parle comme d'une ville très florissante. Le christianisme y fut introduit dès le III^e siècle. Justinien est le plus ancien évêque connu d'Augusta. Il signa les actes du Concile de Cologne en 346, avec le titre d'évêque des Rauragues.

Des auteurs veulent que le premier évêque d'Augusta fut St. Pantale qui aurait obtenu la palme du martyre, l'an 237 ou 238, pendant la cruelle persécution de l'empereur Maximin, qui dura trois ans et fut surtout dirigée contre les évêques et les prêtres. L'église d'Augusta fut, pendant trois siècles, soumise au métropolitain de Lyon, ce n'est que vers 325 qu'elle fut placée sous l'autorité de l'archevêque de Besançon.

La cité d'Augusta commença peu à peu à décliner de sa primitive splendeur. Elle fut brûlée par les Barbares du IV^e siècle. En 407 elle perdit le titre de cité et finit par disparaître en 451, lors de l'invasion d'Attila dans les Gaules.

Sur tout son emplacement on ne rencontre que des débris de tuiles, de plâtre, de pierres. Un petit village, tout proche des ruines du théâtre, en a conservé le nom. C'est après sa ruine que ses évêques se retirèrent à Bâle jusqu'à la réforme.

Les reste de son théâtre, d'un temple, de colonnes, de son château, de ses acqueducs, de ses murs d'enceinte rappellent l'emplacement et la gloire de l'ancienne *Augusta*. Il nous resterait à faire la description des ruines du temple et de ses autres édifices.

Toutes les ruines du théâtre d'Augusta, déblayées et réparées, méritent d'être visitées. Voilà un vrai but de promenade par nos écoles, nos sociétés de jeunes gens qui tous y trouveront un grand intérêt et s'instruiront en regardant ces admirables débris de la puissance romaine. Augst ne se trouve qu'à une demi-heure de Bâle par le chemin de fer. Le théâtre n'est qu'à quelques minutes du village. Les ruines du temple sont un peu au-dessus du théâtre, tandis que la citadelle se trouve plus haut du côté du Rhin. Il est assez facile de se rendre compte de l'étendue occupée par Au-

parce que, à la rigueur, la femme se suffit lorsque, comme vous le feriez sans doute, elle répand sur les déshérités de ce monde les flots de tendresse qui n'a pas trouvé à s'épancher au foyer domestique... Mais pour Gauthier il ne pourrait en être ainsi... Vous connaissez la parole divine : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », or, le résultat de votre sacrifice ne serait-il pas de vouer sa vie à la tristesse, à l'isolement, peut-être à l'inutilité.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la jeune fille dans une explosion de douleur. Et plus calme, elle reprit :

— Mais enfin, oncle Georges, vous ne voulez cependant pas me conseiller d'épouser Guy de Servannais ?

Le baron eut un sourire grave.

— Mon enfant, évidemment non, puisque votre cœur n'est pas libre. Sinon je vous y

gusta Rauracorum, renfermant 40,000 habitants. Les murs d'enceinte avaient jusqu'à 8 pieds d'épaisseur, comme on peut le constater dans ce qui reste. Ces murs étaient flanqués d'un grand nombre de tours et construits en petit moellons alternant avec des rangs de briques. Les principaux monuments sont le castel, l'ancien castrum qui s'élevait, avec le forum, à l'angle N. E. sur une colline dominant la plaine du Rhin. Sur une autre colline se trouvent les ruines du Capitole et du temple de Jupiter. Un autre temple à l'Ouest, dans la vallée de l'Ergolz et des bains au Nord du Castrum. Au centre du plateau, les reste d'une tour. Ceux qui voudront visiter ces ruines feront bien de se faire accompagner de quelqu'un du village, car il n'est pas très facile de s'orienter sur l'immense emplacement d'Augusta Rauracorum. A. D.



AU VOLEUR !

Les cambrioleurs et les assassins d'une certaine envergure se plaisent à faire le récit de leurs exploits, et leurs contemporains réservent généralement bon accueil à ces mémoires.

N'ayant encore ni tué ni volé personne, je ne prétendrai pas au même succès. Mais pour une fois qu'il m'est arrivé de prêter assistance à la force publique, l'affaire a si mal tourné pour moi que je considère comme un devoir de relater cette triste aventure, à seule fin de démontrer que, si le crime a ses flatteurs, la vertu est souvent bien mal récompensée.

C'était un des derniers jours du mois de mai 189... et il était environ 5 heures de l'après-midi. Zozo et moi nous remontions la rue de la Pépinière pour rentrer à l'école Saint-Sigisbert.

Zozo de son vrai nom, s'appelait Mativet. Nous l'avions surnommé Zozo, je ne sais trop pourquoi, peut-être parce qu'il était le type le plus rigolo dont le fond de culotte ait jamais usé les bancs de l'école ; car je dois ajouter que, si nous nous disposions ce soir-là à rentrer à Saint-Sigisbert, c'était tout bonnement en qualité d'élèves : nous y préparions l'examen de Saint-Cyr ; et si nous étions à traîner dans les rues à cette heure, c'était parce que nous avions pris la poudre d'escampette, non en vertu d'une permission régulière, mais par le simple effet de notre caprice.

Donc, nous nous dirigeons vers notre prison d'un pas tranquille, lorsqu'en débouchant sur la place nous aperçûmes en face des premières maisons du cours Léopold un attroupement au milieu duquel une femme gesticulait en criant :

engagerais. Votre jeune parent est si bien doné, tant au moral qu'au physique, indépendamment des avantages matériels qu'il possède, que, je l'avoue, je regrette ce parti pour ma chère petite nièce. Vos parents seraient très heureux de ce mariage, je crois ?

Une expression d'indomptable énergie transforma le doux visage de Chantal.

— Oui, mais j'épouserai Gauthier on je ne me marierai jamais ! dit-elle avec fermeté. Il n'est pas d'autorité au monde, fut-ce celle de mon père et de ma mère, qui puisse me contraindre d'accepter une autre union... Et moi qui croyais que vous aviez de l'affection pour M. Lenorcy, je me suis donc trompée, continua-t-elle tristement. En ce cas, pardonnez-moi de vous avoir fait cette confidence. Je n'aurais pas dû parler.

— Au voleur ! au voleur !

Aussitôt, piqués par la curiosité et sans songer à l'heure de la rentrée, nous nous approchons et nous arrivons pour entendre la femme raconter l'effroyable drame...

Cette femme était cuisinière chez M. D..., locataire de l'appartement du troisième étage dans l'hôtel portant le numéro 3 bis du cours Léopold, et elle venait d'être victime d'une aventure extraordinaire, épouvantable... Ah ! elle l'avait échappé belle !...

Pendant qu'elle était dans sa cuisine en train de régler le compte d'une femme de ménage qu'elle avait prise quelques heures pour de gros nettoiyages, elle avait entendu remuer dans la salle à manger.

Ce ne pouvait être ni Monsieur, qui était en voyage, ni Madame, qui venait de sortir avec une de ses amies, ni un autre domestique, puisqu'elle était seule en ce moment. C'était donc sûrement quelqu'un qui s'était introduit avec l'intention de mal faire.

Alors, plantant là sa femme de ménage, elle s'était précipitée courageusement vers l'endroit où elle avait entendu le bruit.

Malheureusement, quand elle était entrée dans sa salle, il était déjà trop tard : les cambrioleurs n'étaient plus là... mais il était impossible, hélas ! de nier leur passage... Une crédence qui garnissait le panneau entre la cheminée et la porte d'entrée avait disparu.

Hein ! peut-on imaginer une pareille audace ?... Des bandits qui s'introduisent en plein jour chez les honnêtes gens et qui ont le toupet d'enlever les meubles !...

Après quelques secondes d'ahurissement, elle s'était promptement ressaisie, et, tout de suite, ses soupçons s'étaient fixés... Parfaitement... cette femme de ménage qu'elle ne connaissait guère, qu'elle employait pour la première fois, devait faire partie d'une bande organisée pour le pillage des maisons et ne l'avait retenue à bavarder dans la cuisine que pour permettre aux autres, à ses complices, d'opérer tout à loisir.

Immédiatement, elle était retournée à sa cuisine : la femme de ménage avait disparu... Plus de doute, par conséquent... La coquine, son rôle terminé, s'était éclipée par l'escalier de service pendant que les autres descendaient tranquillement avec leur hulin par l'escalier principal, comme de braves ouvriers qui emportent du mobilier à réparer.

Et la cuisinière, ayant terminé son récit, conclut en ces termes :

— J'étais tellement affolée que je n'ai pas vu d'autre moyen pour pincer les cambrioleurs que d'ameuter le quartier. J'ai descendu d'abord l'escalier quatre à quatre, j'ai couru dans toutes les directions... mais je n'ai pas retrouvé mes voleurs...

Elle tressaillit sous le muet reproche qu'exprima le regard du baron.

— Vous ne devez pas le regretter, Chantal, la douleur qui s'épanche perd de son intensité, vous l'éprouverez. Dois-je vous affirmer que j'aime Gauthier ? Cela me semble inutile, cependant je veux bien vous en donner de nouveau l'assurance, enfant. Si, je l'aime sincèrement, mais en plus des motifs que je viens d'évoquer, je ne puis, moi, l'intime ami de vos parents, soutenir leur fille dans sa rébellion. Je ne puis, même dans votre intérêt, me faire l'écho de paroles qui lieraient à jamais votre vie. Vous me trouvez cruel, n'est-ce pas ?... Vous comprendrez plus tard que je ne suis que raisonnable, et vous me remercirez de vous avoir protégée contre vous-même.

(A suivre.)

— Dame, approuva un spectateur, quand on n'a pas la conscience tranquille, on n'a pas d'autre idée que de se défilier...

— Le coup avait été bien préparé, toutes leurs précautions étaient prises, ajouta un homme grave.

— On voit qu'ils ont l'habitude, reprit l'autre.

— C'est peut-être la bande des dévaliseurs d'églises qui ont tant fait parler d'eux, il y a quelques semaines.

Chacun exprimait son opinion, mais personne ne bougeait. Zozo, d'un air décidé, intervint :

— Voyons, il ne s'agit pas de bavarder, mais de prendre un parti au plus tôt. Les cambrioleurs ne doivent pas être loin... peut-être même n'ont-ils pas eu le temps de fuir et sont-ils encore cachés dans la maison, à la cave, au grenier, sur les toits... Courez donc vite chercher les agents de police... Pendant ce temps-là, mon ami et moi nous allons faire le guet.

La cuisinière nous remercia de notre généreuse intervention et se disposait à se rendre au bureau de police, lorsque deux gardiens de paix apparurent au coin de la place.

On leur fit signe d'approcher, on leur expliqua l'affaire, et tandis qu'un des défenseurs de l'ordre demeurait sur le trottoir afin de ne laisser entrer ni sortir personne, l'autre pénétrait dans la maison, précédé par la cuisinière et suivi de nous deux.

Nous commençâmes par visiter la cave. Rien. Nous montâmes dans les combles. Rien. L'agent grimpa même sur le toit, ou une tabatière donnait accès, fit le tour des cheminées, constata l'impossibilité de sauter sur les toits voisins. Rien, toujours rien.

— Vous avez rêvé, dit-il à la cuisinière, en redescendant, il n'y a pas plus de voleurs que dans mon œil.

— Comment, rêvé ! protesta la brave femme, et la crédence qu'ils ont enlevée, j'ai peut-être rêvé ça aussi ?

— C'est bon, nous allons maintenant fouiller l'appartement, vous nous donnerez les explications sur place.

Nous entrâmes. Le salon, les chambres à coucher, les cabinets de toilette et... autres furent visités successivement et en pure perte. Enfin, nous arrivâmes à la salle à manger.

— Voyons, reprit l'agent, vous prétendez qu'on a enlevé un meuble ici. Qu'est-ce qui manque ?

— La crédence qui était là, entre la porte et la cheminée.

— La crédence... La crédence... mais tenez, la voilà dans l'autre panneau... Ce n'est pas cela ?...

La cuisinière se retourna vivement et les bras lui tombèrent de stupeur.

— C'est vrai, la voilà balbutia-t-elle ahurie... N'importe poursuivit-elle au bout d'un instant, on l'a changée de place... Il n'y a que des malfaiteurs pour avoir fait cela... Ils auront été dérangés au moment de l'emporter, ils l'auront laissée en plan...

Il y eut un silence pénible. L'agent se tortillait la moustache en signe de réflexion.

— Ah, ça, reprit-il enfin, est-ce que vous n'auriez pas la berlue, vous, la mère ?...

La cuisinière, d'une voix d'hallucinée, répéta :

— La berlue !... moi !... la berlue !...

Et elle allait se lancer de nouveau dans une véhémence diatribe, lorsqu'un bruit de pas dans le vestibule l'arrêta net.

Presque aussitôt une vieille dame apparut sur le seuil. Elle avait l'air complètement désorienté, et ce fut seulement au bout de plusieurs secondes qu'elle put dire :

— Voudriez-vous m'expliquer, Pauline, ce que signifient ce tapage, cet attroupement de-

vant la maison et ce que font ces étrangers chez moi ?...

— Madame, s'écria Pauline, ces Messieurs sont des passants de bonne volonté qui ont accepté d'aider les agents pour attrapper les voleurs... car il vient de se passer ici un drame... un drame terrible... Sans mon intervention, les cambrioleurs auraient certainement pillé l'appartement... ils auraient même emporté des meubles, s'ils en avaient eu le temps, la crédence, par exemple... mais, ayant été dérangés, ils l'ont seulement changée de place... Ah ! Madame, c'est honteux de voir tant d'audace !...

Après un instant d'effarement, la vieille dame s'était ressaisie et, tout à coup, nous la vîmes éclater de rire, d'un rire fou, irrésistible.

Puis, lorsqu'elle fut calmée, elle murmura : — Mais, ma pauvre Pauline, c'est moi qui l'ai changée de place, il y a deux heures, la crédence... je voulais voir si elle ferait mieux dans ce panneau-là...

Le lendemain de ce jour mémorable, le supérieur de Saint-Sigisbert nous fit appeler, Zozo et moi.

— Messieurs, nous dit-il, je ne puis pas vous garder plus longtemps à l'école. Depuis plusieurs semaines, vous profitez de toutes les promonades pour sortir sans permission ; j'ai fermé les yeux jusqu'à présent, espérant que vous reviendriez de vous-mêmes à une meilleure conduite. Je me suis trompé, je regrette d'avoir à le reconnaître... Et maintenant que le scandale est à son comble, je me vois forcé de sévir.

Ca, c'était une blague. Le supérieur ne savait rien de nos précédentes escapades, et celles-ci auraient pu continuer indéfiniment sans cette vieille folle de cuisinière qui, en retardant notre rentrée d'une grande heure, nous avait fait pincer.

... Le soir même, nous quittions Saint-Sigisbert.

Zozo, dégoûté, renonça à préparer Saint-Cyr. Moi, je passai l'examen et je fus retoqué.

Et voilà à quoi tient l'avenir !

Aussi, maintenant, quand j'entends crier : « Au voleur ! » je n'ai rien de plus pressé que de prendre la fuite.

PAUL DE GARROS.

Hygiène des Animaux Domestiques Pendant l'automne

L'automne avec ses brusques variations atmosphériques dans la même journée, ses vapeurs pompées et rendues à la terre, son humidité froide, est la plus pernicieuse des saisons pour les animaux domestiques et celle où se déclarent le plus grand nombre de maladies : affections catarrhales, fièvres muqueuses, hydrosopies, cachexies, etc. C'est aussi la saison où les solipèdes sont le plus exposés à la morve, au farcin, aux eaux aux jambes, au crapaud, etc. Chez les bovidés et les moutons, la pourriture apparaît plus fréquemment qu'en tout autre temps. Chez le chien c'est la gale, les dartres et le scorbut qu'on remarque davantage.

C'est aussi l'époque où sévissent surtout les épizooties, et ce avec d'autant plus d'activité que généralement les animaux se trouvent débilités par les travaux de la moisson particulièrement après un été excessivement chaud, comme cette année.

D'après M. le professeur Grogner, pour parer à ces dangers, il faut : donner aux ani-

maux des aliments toujours toniques ; ne pas exiger d'eux trop de travail ; maintenir soigneusement leur excrétion cutanée, en les préservant autant que possible des brusques variations atmosphériques et en les retenant à l'étable le plus qu'on peut ; enfin, les éloigner des foyers d'infection.

Donner aux animaux une alimentation excitante a une double raison d'être ; d'abord, dans l'état de débilité où ils se trouvent et les influences insalubres qui les entourent ; puis, dans l'excitation nécessaire pour la bonne assimilation des aliments, et, en conséquence, la réparation des forces musculaires, ce qui les rend moins sensibles aux variations atmosphériques.

On devra donc leur ménager une nourriture de premier choix en y ajoutant pour exciter l'appétit, un condiment quelconque tel que du sel de cuisine, ou bien encore des graines d'anicis ou de fenouil pour les ruminants, de fenugrec pour les chevaux, etc.

Le point le plus important, c'est de leur donner cette alimentation en quantité suffisante, et non de lésiner, comme on ne le fait que trop souvent à la campagne, sous le prétexte fallacieux qu'on ne doit pas gaspiller les fourrages. Nous ne sommes certes pas des amis du gaspillage, mais nous rappellerons que « qui veut la fin, veut les moyens. »

Or, tout d'abord, l'animal domestique doit manger pour vivre, il lui faut donc ce que l'on appelle la « ration d'entretien » ; ensuite, on lui demande un produit quelconque : chair, lait, travail, etc., qu'il ne peut donner qu'étant nourri en conséquence, à moins de le prendre sur sa propre substance : c'est ce qu'on appelle la « ration de production ».

C'est cette seconde ration que les cultivateurs inintelligents ou avaricieux refusent souvent, en automne. — Qu'en résulte-t-il ?

Les bêtes de travail dépérissent, voient leurs forces diminuer tous les jours, et ne tardent pas à mourir d'inanition pour peu que la situation se prolonge ; les vaches laitières ne donnent plus ; les bêtes en état de gestation avortent... ; bref, sous prétexte d'économie, tout devient perte.

Nous ne saurions donc trop nous élever, dans l'intérêt même des cultivateurs contre ce système pernicieux. « Il n'y a pas d'animaux, dit Henri de Dombasle, qui donnent moins de profit que ceux maigrement nourris. Aujourd'hui, tout agriculteur qui veut prospérer doit nourrir ses animaux abondamment. Toute parcimonie est ruineuse, les animaux s'affaiblissent, travaillent moins et durent moins longtemps ; quatre vaches alimentées convenablement rendent plus que huit qui le sont mal... » Il vaut mieux conséquemment supprimer quelques têtes de bétail que de spéculer sur les fourrages, car « c'est la ruine de la ferme. »

Si une bonne alimentation est indispensable à la conservation de la santé, les soins de propreté ne le sont pas moins, et il est d'axiome que « les animaux se portent mieux avec un pansage régulier et une demi-ration qu'avec la ration entière sans pansage ».

Or, le principal but du pansage est de laisser libre le passage, à travers la peau de la sueur et des produits de la transpiration insensible, lesquels s'ils n'étaient pas éliminés, vicieraient le sang et troubleraient toute l'économie de l'animal.

Il faut donc, en dehors du pansage, éviter toutes les causes d'arrêt de cette transpiration. — C'est ainsi qu'il y a des pré-